

— — —
Les Vestiges d'Alice

Marc Kiska

— — —



Débrailés

Gaël croque dans son sandwich et se torchonne la bouche du revers de la main. La tranche de jambon est maigre, recouverte de quelques feuilles de salade éparpées et d'un pauvre morceau de tomate. La couche de mayonnaise est, quant à elle, abondante. La mie est détremnée, gorgée de graisse. Son ventre émet déjà de longs gargouillements embarrassants. Ça n'annonce rien de bon. Son système digestif est fragile, il en a bien conscience, mais il a envie de manger comme tout le monde. Le travail de sélection de la nourriture l'épuise ; avaler jour après jour les mêmes choses le lasse et le déprime. C'est en partie pour égayer son quotidien alimentaire qu'il est entré *chez le Mac*, mais surtout pour voir Henri s'enfiler son hamburger.

Henri a cette façon bestiale de manger. Il enfourne son pain en deux bouchées, se fout du ketchup et des lamelles d'oignons partout. Gaël aimerait pouvoir l'imiter, mais il est obligé de mastiquer pendant des heures. Henri est beau derrière cette table rouge en plastique, auréolé d'un grand sigle doré. Une espèce d'ange du fast-food entouré d'un tas de filles.

Elles jacassent, parlent, parlent et parlent... de rien, à son avis. L'ange du fast-food et ses disciples. Henri rompt le pain d'un coup de mâchoire et Gaël se dit qu'il aimerait être ce hamburger dans ses mains. Ses mains délicates aux longs ongles noirs de crasse.

J'voudrais qu'il me rompe moi aussi.

À la table voisine, un gros homme moustachu distribue des frites à sa marmaille. Les mentons sont posés en ligne sur la table. Il place les barquettes juste sous le nez des enfants. Gaël observe ces enfants aux narines dilatées par le fumet huileux. Des porcelets reniflant leur bouffe. L'homme dispose ensuite une demi-douzaine de cheeseburgers en pyramide face à lui. Ses doigts boudinés se joignent avec cérémonie au-dessus des victuailles. Son alliance en or paraît prête à sauter.

— Amen.

— Amen, murmure Gaël.

Henri fait la conversation, ou du moins il s'escrime sur son monologue puisque Max ne l'écoute pas. Un peu plus tôt ils sont passés devant la vitrine d'un sex-shop. Sous les lumières rouges de la devanture, les pochettes des DVD étaient à peine censurées. Max enfouit une main dans sa poche. *Discret*. Il attrape sa bite et la fout sous l'élastique de son caleçon. Il ne souhaite pas que le gamin s'aperçoive qu'il bande, ici, en pleine rue. Risquer l'assaut de cette viande farcie d'hormones, *non, ça l'ferait pas*.

— T'as vu la vieille là-bas ? Hé, Max, t'as vu la vieille, là-bas !

Henri pointe un doigt en direction d'un arrêt de bus. L'objet de son admiration a retroussé le bouquet de

fleurs imprimé sur sa robe et pisse dans le caniveau. De l'urine s'écoule sur ses jambes couvertes de taches. Des plaques rouges se disputent la peau avec une carte de veines violacées. Henri croit même discerner des poils. Il est trop loin pour en être certain. Elle a des jambes incroyables. Sa chevelure éparse est enguirlandée de bouts de plastique, une coiffure ultra-futuriste aux yeux du gamin. Un homme accroché à son portable se détourne, mais Henri la fixe comme s'il s'agissait d'une star sortie tout droit d'un écran plat. Il est défoncé et pense sûrement à sa théorie des boissons chaudes. Il doit voir en cette SDF le bourgeonnement des rêves, la foulée hors des sentiers battus et gris du monde adulte soi-disant bien-pensant. Max n'y porte aucun intérêt, les posters aguicheurs de la boutique colonisent son crâne. Un cinéma porno vient d'ouvrir en l'honneur de ses cellules grises. Henri le fait chier. Il le fait tellement chier qu'il finit par le lui faire remarquer.

— J'm'en fous de cette connasse, Henri !

Le garçon fait une grimace, baisse la tête et observe ses pompes.

— On va au parc.

Henri acquiesce sans grande conviction, tiré de sa rêverie, blessé par l'égoïsme de Max. Henri lui obéit, ou fait semblant. Il sait ce qu'aller au parc signifie, et ce qu'il pourra en retirer. Il prend ce qu'il peut, et ferme les yeux sur le reste.

La vieille femme les regarde s'éloigner, indifférente à l'urine qui imprègne ses chaussettes et qui, une fois la nuit tombée, lui glacera les chevilles. Elle ignore la souffrance de ce corps burlesque. Elle brandit sa main en direction de leurs silhouettes malingres. Son

marmonnement constant se change en un croassement plein d'entrain. Elle braille une suite de notes et entame ce que quelques passants ahuris reconnaissent comme l'un des succès des Rolling Stones.

*I can't get no satisfaction,
I can't get no satisfaction.*

Elle tourne sur elle-même, se dévisse le cou, se cambre en une posture rock'n'rollesque et s'empare d'un micro imaginaire, avant de se jeter à genoux sur l'asphalte.

*'Cause I try and I try and I try and I try.
I can't get no, I can't get no...*

La porte en fer se referme avec un grincement sordide. Aussitôt le seuil des chiottes franchi, Henri est agité de spasmes brefs et violents. Sa queue entre en érection. Le parfum des produits d'entretien bon marché lui monte à la tête comme des effluves de poppers, mêlé à l'odeur de pisse et de merde. Sniff, un coup dans le nez, sa fébrilité est née. Il associe ce bouquet à ce que Max s'apprête à lui faire.

Ça pue et ça m'excite. C'est vraiment con !

La respiration de Max se répercute sur les murs en béton. Un écho rapide et rêche. Il a une main plongée dans sa poche et se tripote déjà la bite. Il vérifie qu'ils sont seuls en poussant chaque porte en contreplaqué. Un alignement de cabines.

— C'est bon. Allez !

Ils s'introduisent dans un habitacle bardé d'inscriptions et posent leurs sacs à dos sur la cuve à eau. Du papier hygiénique flotte dans des flaques d'urine sur le

carrelage. La faible lumière jaunâtre donne un relief sinistre à la cuve en émail. On y voit que dalle, mais Henri sait ce qu'il doit faire. D'un même mouvement, il se tourne et fait glisser son pantalon sur ses chevilles. Son joli cul, surplombant ses jambes imberbes et ses couilles à peine poilues, est accueilli d'une claque sonore.

— Serre les cuisses et baisse la tête !

Le cœur d'Henri se serre, sa mâchoire se contracte. Il hésite un instant, maudit Max dans les ombres pisseuses, puis il soupire pour ponctuer sa lassitude. Oisillon affamé, il picore des miettes éparses au creux d'une main. Une main qu'il aimerait voir enlacée à la sienne, et non lui claquer le cul.

— Faut que tu r'ssembles à une fille, sinon ça m'donne pas la trique, t'sais bien !

Henri ferme les yeux, se voile carrément la face : l'étoffe imaginaire sépare ses sentiments des rôles merdiques mis en scène par Max. Le garçon se penche vers la cuvette des chiottes. Il attrape ses couilles et serre les jambes. Son dos forme une courbe incroyable. Son cul en l'air, offert, à disposition. Il est soumis.

C'est la dernière fois, merde !

Il s'est fait cette promesse une dizaine de fois auparavant.

Max ouvre sa braguette, sa queue est raide. Il crache sur ses doigts, et pousse un râle.

On devient adulte lorsqu'on commence à boire du café.

La phrase était inscrite à la craie sur le grand tableau noir. En dessous, un signe mathématique précédait une autre forme de boisson :

≠*Chocolat chaud*

Un élève avait demandé ce qu'était du chocolat chaud.

— Du chocolat fondu ou du cacao mélangé à du lait chaud.

L'enseignante avait accompagné sa réponse d'un sourire, plutôt que d'un soupir exaspéré.

La sincérité est belle. Une touche d'innocence ? La naïveté, la candeur ? L'enfant innocent est un mythe, comment pourrait-il en être autrement ? bercé dans la violence depuis la naissance. Mythe utilisé au nom de la protection des enfants. Les enfants en prison, famille, école. Le dressage, allez ! obéis ! L'apprentissage à la soumission, les gamins, de bons moutons. Mais cette sincérité, je m'en émerveille toujours. La sincérité est rare chez l'adulte. L'adulte et sa tendance à la mythomanie, la manipulation. Une vaste blague ! Et moi, en fais-je partie de ce monde ? Évidemment, mais – Dieu soit loué – je ne porte pas encore d'ocillères. Mes collègues, si. Qu'est-ce qu'ils sont barbants ! Et leur orgueil face aux enfants. La domination de l'adulte. Supériorité, mon cul ! Voilà leur plus gros mensonge.

Henri avait immédiatement saisi le sens de l'énoncé. Il avait rendu une dissertation au style maladroit, décousu, lui semblait-il. Il n'avait jamais vraiment su aligner les mots pour mettre en forme ses pensées, mais il avait compris la symbolique du sujet. Il l'avait tellement bien comprise qu'il avait fini par en faire le leitmotiv de toutes ses compositions.

— Je ne suis pas ici pour vous décourager. Le français est une langue difficile, mais vous n'avez pas besoin de connaître cette langue dans sa perfection pour vous exprimer correctement. Les mots simples, même s'ils

sont mis côte à côte d'une façon tout aussi simple, peuvent avoir un pouvoir extraordinaire. Aussi vais-je vous lire un très court passage de l'une de vos rédactions.

Un signe discret en direction d'Henri. Le gamin s'était trémoussé sur sa chaise. La prof s'était raclé la gorge d'une manière exagérée, ce qui eut un effet prompt sur la quarantaine de collégiens entassés dans cette salle étouffante ; ils se turent et la regardèrent, ahuris, grimper sur son bureau.

— Quand est-ce qu'on devient adulte ?

Elle marqua une courte pause en embrassant la salle du regard.

— Lorsqu'on commence à oublier ses rêves et qu'on devient une sorte de zombie ou de robot. Un robot fait comme tous les autres robots. Le chocolat, sucré et doux, représente les rêves, alors que le café, qui est amer, représente le monde formaté de l'adulte.

Formaté, j'l'ai sorti d'où ce mot ? Ça a l'air d'être passé.

La tonalité dramatique qu'elle avait utilisé, additionnée à sa prestance de cantatrice, avait subjugué son assemblée.

— Vous voyez, ce ne sont pas des phrases très compliquées à former, c'est le message qu'elles portent qui les rend si fortes, et la façon dont on les prononce.

Max arrache d'un geste sec une poignée de papier hygiénique. Il s'essuie la bite en prenant soin de ne pas mettre de ce truc poisseux sur ses doigts. Un mélange de foutre et de sécrétions, salive, jus de prostate. Il se frotte ensuite les boules, déroule des mètres de feuilles d'une grosse boîte en fer branlante. Les poils de son pubis sont englués les uns aux autres. De minuscules morceaux de PQ enguirlandent bientôt ce triangle noir.

Table des matières

Débraillés	9
Vidéo, café et sucreries	47
Fébriles	103
Chocolat vs Café	161
Alice	213

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MULTIPRINT,
EN SEPTEMBRE 2017
DÉPÔT LÉGAL : 3^e TRIMESTRE 2017

Marc Kiska

Les Vestiges d'Alice

Henri, adolescent, songe à longueur de temps à un étrange concept : "On devient adulte lorsqu'on commence à boire du café". Critique de l'opposition entre le monde des enfants et celui des adultes symbolisée par le contraste doux-amer, Henri sera pris dans son tumulte jusqu'à l'explosion finale de l'histoire.

Dans ce roman aux contours trash et au style parfois très cru, Marc Kiska nous livre des jeunes gens tourmentés, emportés par l'ouragan de la liberté, de la violence et de la sexualité. Il nous emmène sur les traces d'une jeunesse en perpétuel questionnement : sur les Vestiges d'Alice. Comme elle, seront-ils sauter dans le terrier et rejoindre le pays des merveilles à l'encontre des adultes ayant oubliés de rêver ?

Né en 1983, Marc KISKA a grandi près de Saint-Étienne et vit en Norvège. Il écrit ses premières nouvelles sur les chaises d'écoles. Au fil des années, elles paraîtront dans diverses revues alternatives et contre-culturelles. À l'âge de 20 ans, en cherchant à illustrer ses écrits, il se tourne vers la photographie et en fera son métier. Son sujet de prédilection, tant dans son travail photographique que littéraire ? L'adolescence, sa quête de liberté et d'authenticité, et le fracas contre la pression du conformisme. Il publie à présent Les Vestiges d'Alice, son premier roman qui vient compléter ses publications photographiques dans la presse internationale et un premier recueil de photographies : Outlandish /ROOM/ (ed. The Black Fawn, 2014).

Photo de couverture : Marc Kiska - Modèle : Adrian McAlinden Vikki

COLLECTION



www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-055-0

ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-667-5

ISBN édition papier : 978-2-36326-668-2